

La curieuse expérience de Thomas Dunbar

Je revins à la conscience avec un souffle dans les oreilles comme la respiration profonde d'un grand monstre. C'était partout, envahissant l'espace, remplissant mon esprit, excluant toute pensée.

Juste un son régulier, de nature apaisante... mais il semblait avoir une signification étrange pour mon cerveau embrumé. Cela me faisait penser à quelque chose essayant de s'introduire de force.

Puis des vagues et des vagues de chuchotements qui emportaient toute pensée, jusqu'à ce que je m'accroche à une idée confuse et vagabonde.

Ce fut la sensation d'une main fraîche et ferme posée sur mon front qui me sortit enfin de cet océan déferlant de soupirs. En tant que plongeur venu des profondeurs, je montais et j'émergeai soudainement, semble-t-il, dans le monde.

J'ouvris grand les yeux et je regardai directement le visage d'un homme. Mais tout flottait devant mes yeux et, au début, son visage ne sembla n'être qu'une partie d'un rêve persistant.

Et des visions fantastiques de l'Orient ! Quel visage ! Il était ridé aussi finement qu'une main de femme, et dans autant de directions.

Il était jaune et rond comme celui d'un bébé. Ses yeux étaient étroits et noirs, et ils brillaient comme ceux d'un écureuil.

C'est ce que j'ai pensé d'eux au début. Mais parfois, quand je le regardais par hasard, ils semblaient s'être élargis et posséder des profondeurs et des teintes étranges.

Il ne mesurait pas plus de quatre pieds cinq pouces et, parmi tous les contrastes, cette petite curiosité au visage de dieu chinois était vêtue de la tenue d'après-midi très soignée et appropriée d'un gentleman américain très prudent et posé !

Le long soupir était toujours dans mes oreilles, mais plus doux, moins agressif. J'étais allongé sur un joli lit blanc dans une pièce simplement meublée. Je levai la main (cela me demanda un effort étonnant), je me frottai les yeux et je regardai l'homme assis à côté de moi.

Son expression était gentille et, malgré sa laideur, il y avait quelque chose dans son visage étrange qui m'incitait à l'amitié.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que j'ai ? demandai-je.

Et je fus surpris de constater que la question n'était qu'un simple murmure.

— Rien, sauf que vous êtes très faible.

Sa voix était pleine, forte et d'une qualité de résonance particulière. Il parlait un anglais parfait, avec une sorte de choix précis dans les mots.

— Vous avez eu un accident... une automobile vous a écrasé... mais vous allez bien maintenant, et vous n'avez pas besoin d'y penser.

— Qu'est-ce que c'est, ce chuchotement ? Sommes-nous près de la mer ?

Il sourit et secoua la tête. Son sourire ne faisait qu'accentuer ses rides.

— Vous êtes tout près de mon laboratoire, c'est tout. Tenez, buvez ceci, et ensuite vous devrez vous reposer.

Je lui obéis docilement, comme un enfant faible d'esprit et de corps.

Je me demandais un peu pourquoi j'étais avec lui plutôt qu'à l'hôpital ou chez des amis, mais j'abandonnai. J'étais vraiment très faible à ce moment-là.

Pourtant, avant de dormir, je posai une question supplémentaire.

— Pourriez-vous me dire... si cela ne vous dérange pas... votre nom ?

— Lawrence.

— Lawrence quoi ? chuchotai-je. Juste... ?

— Oui, sourit-il (et son visage se transforma en une véritable tempête de rides). Juste Lawrence. Pas plus.

Puis je m'endormis.

Et je ne fis que dormir, me réveiller, manger et dormir encore, pendant environ cinq jours. Et pendant ce temps, j'appris merveilleusement peu de choses sur mon hôte et sur sa manière de vivre.

Il éluda intelligemment la plupart des questions, mais il me dit que c'était son auto qui avait failli ruiner mon séjour terrestre. Lawrence m'emmena lui-même hors des lieux de l'accident sans attendre une ambulance, disant à la police et aux passants que j'étais une connaissance. Il m'avait transporté jusqu'à sa propre maison parce que, disait-il, il se sentait quelque peu responsable de mes blessures et voulait me donner une meilleure chance de vivre que celle que les médecins me prêtaient.

Il semblait avoir un grand mépris pour tous les médecins. Je sus longtemps après qu'il avait étudié le domaine de manière très approfondie, et dans de nombreux pays, et qu'il avait véritablement droit au titre qu'il se refusait avec mépris.

A l'époque, je pensais seulement qu'il m'avait guéri en un temps record, compte tenu de l'étendue des blessures que j'avais subies, et que je n'avais pas souffert du tout. C'est pourquoi j'étais reconnaissant.

Il me dit également, à je ne sais plus quelle occasion, que sa mère était une Japonaise d'origine très ancienne, son père, un Américain érudit et plutôt riche. Et pour une raison excentrique qui lui était propre, son fils nain avait choisi d'éviter son patronyme et d'utiliser simplement son prénom.

Pendant que j'étais au lit, je ne vis aucun domestique ; Lawrence fit tout ce qui était nécessaire. Et jamais, de jour comme de nuit, le bourdonnement et les soupirs des machines ne cessèrent.

Lawrence parlait vaguement de grandes dynamos, mais sur ce sujet, comme sur la plupart des autres, il se montrait très réticent. Je le voyais souvent en tenue de mécanicien, car il venait me voir à toute heure du jour, et j'imagine qu'il devait s'investir considérablement pour mon bien-être.

Je n'avais aucun ami assez proche pour s'inquiéter de mes allées et venues, et ainsi je restai tranquille et en paix avec le monde pendant ces cinq jours.

Puis une heure arriva – c'était le matin et Lawrence m'avait quitté pour aller à son laboratoire – où je devins soudain impatient de briser cette ronde ennuyeuse. Aussi faible que je fusse, je décidai de m'habiller et de sortir en plein air, dans le monde.

Rappelez-vous, pendant ces cinq jours, je n'avais vu aucun visage autre que celui de mon hôte nain, et je n'avais entendu aucune voix autre que la sienne. Aussi mon impatience l'emporta-t-elle sur son jugement et ses conseils, et je me dis que j'étais assez bien pour me joindre de nouveau au tourbillon de la vie.

Lentement, avec des membres tremblants qui démentaient cette affirmation, j'enfilai mes vêtements. Très lentement... pris d'une terreur insensée à l'idée que Lawrence ne me surprit à mettre de côté ses conseils. Je faisais ma toilette du mieux que je pus.

Finalement, je me levai, habillé et sain d'esprit, comme je me le disais. J'avais déjà commencé à regretter ma résolution soudaine.

J'ouvris la porte et regardai dans le couloir nu et étroit. Personne en vue, ni en haut ni en bas.

Je me dirigeai, en m'appuyant contre le mur, vers une porte au fond, légèrement entrouverte.

J'étais presque arrivé quand j'entendis un cri terrible. C'était dur, rude, tendu, suivi d'un effroyable râle d'agonie ; éminemment humain.

Je m'arrêtai, tremblant de la tête aux pieds sous le choc. Puis je me jetai sur la porte de derrière laquelle semblait parvenir le bruit. Elle n'était pas verrouillée et je plongeai presque tête baissée dans une grande pièce, encombrée par des machines vrombissantes sous de grandes lumières à arc.

Devant une longue table, chargée de cornues et de tout l'attirail du laboratoire, se tenait Lawrence. Il me tournait le dos, mais il avait tourné la tête avec colère face à mon entrée soudaine, et ses étranges yeux étroits brillaient d'agacement.

Dans la pièce se trouvaient deux ou trois autres hommes, de toute évidence de simples mécaniciens, et aucun, à l'exception de Lawrence, n'avait fait plus que jeter un coup d'œil autour de lui. Les cris avaient cessé.

— Hé bien ?

Sa voix n'était guère plus agréable qu'un grognement.

— Ce... ce bruit ! haletai-je, me demandant déjà si je ne m'étais pas ridiculisé. Qu'est-ce que c'était ?

— Hein ? Oh, ce n'était rien... les machines... pourquoi êtes-vous...

Il fut interrompu par un fracas et des éclaboussures venant de l'autre bout de la pièce, suivis d'une exclamation de terreur et d'horreur, et d'une belle collection de jurons français et anglais de la part des hommes.

Lawrence tenait dans sa main, pendant qu'il me parlait, ce qui ressemblait à un étrange morceau de métal. Il était de forme cylindrique et de petites nuances de couleurs jouaient continuellement sur sa surface.

Alors, il me remit cela entre les mains avec une injonction murmurée d'y faire attention, et se précipita sur les lieux de la catastrophe. Je le suivis, à mon meilleur rythme, avec l'objet à la main.

Au fond de la pièce se trouvaient deux immenses cuves en fer émaillé, dont les bords affleuraient le sol, à moitié remplies d'un mélange acide livide et bouillonnant, à travers lesquelles de petits courants se tordaient et se tortillaient.

Le côté le plus éloigné de la plus grande cuve était incliné selon un angle d'environ trente degrés, une plaque de zinc lisse et visqueuse d'environ dix pieds de haut en bas s'étendant sur toute la longueur de la cuve.

La surface de cette lame était recouverte sur environ un demi-pouce d'épaisseur d'une sorte de pâte jaunâtre, dont la destination finale était le mélange dans la cuve.

Au-dessus se dressait un moteur composé de nombreuses roues et pistons, qui actionnait deux grands pilons ou tampons, inclinés pour s'adapter à la glissière ; ceux-ci, courant d'un bout à l'autre du zinc, travaillaient la pâte dans un mouvement de broyage, comme un artiste mélange ses peintures avec un couteau.

Le mouvement de broyage était assez rapide, mais le mouvement latéral était relativement lent. Je dois dire qu'il fallut environ quatre minutes aux deux fouloirs pour passer d'un bout à l'autre de la cuve de quinze pieds.

Dans la cuve flottait une planche. À la surface du plan incliné, presque au milieu, était étalé un homme, les bras écartés de chaque côté, n'osant bouger d'un pouce sur la pâte glissante, car le moindre mouvement signifiait une glissade vers le bas, dans l'acide sifflant.

Le pire, c'est qu'il semblait n'y avoir aucun moyen de l'atteindre. La grande machine occupait entièrement un côté du mur et de l'autre la deuxième cuve barrait le passage.

Au-delà des cuves, la pièce s'étendait sur une certaine distance, et il y avait là une porte ouverte, par laquelle on apercevait une cour clôturée remplie de cendres.

Et les grands fouloirs, constitués chacun de vingt pieds cubes de métal massif, se dirigeaient inévitablement vers l'homme. Lorsqu'ils l'atteindraient... eh bien, leur surface lisse ne lui permettrait pas de s'y accrocher, même si leur mouvement lui permettait de les saisir. Ils le pousseraient vers le bas... ils pourraient d'abord l'étourdir, mais ils le pousseraient certainement vers le bas.

Inutile de dire que je ne saisis pas toute la signification de tout cela à ce moment-là ; ce n'est qu'après que j'en ai pleinement compris les détails.

Alors même que Lawrence courait, il criait :

— Arrêtez ce moteur ! Vite, les gars !

Je vis deux vaillants ouvriers bondir sur les leviers de la machine à fouler, je les vis se tordre sur une roue, j'entendis un autre fracas et un profond gémissement ! Le mécanisme de guidage avait sauté une dent, ou cassé une tige, ou quelque chose du genre.

Dans mon excitation, tremblant tellement de faiblesse que je pouvais à peine me tenir debout, j'étais tombé à moitié contre une machine qui semblait arrêtée. Inconsciemment, mes doigts s'agrippèrent à une sorte de poignée.

J'entendis un vrombissement, je ressentis quelque chose comme un choc énorme et une douleur brûlante. Je lâchai la poignée précipitamment, juste au moment où Lawrence se tournait vers moi en criant :

— Pour l'amour de Dieu, espèce d'imbécile...

Mais je ne pouvais prêter attention ni à ce que j'avais fait, ni à lui. Mes yeux étaient toujours fixés sur le malheureux sur le toboggan.

Les fouloirs n'étaient désormais plus qu'à cinq pieds de son corps, et leur faible crépitement et leur bruissement résonnaient à mes oreilles aussi fort que le pas d'une armée.

— Une corde ! s'écria Lawrence désespéré.

Puis, horrifié et incapable de rester sans rien faire, je fis une chose insensée.

Fou de colère, comme s'il s'agissait d'un être vivant que j'aurais pu combattre, je me jetai sur le grand volant du moteur qui tournait rapidement, saisis son bord entre mes doigts et me redressai de toute la force de mes bras et épaules.

En toute logique, mes mains auraient dû être réduites en charpie dans le labyrinthe des machines, mais à mon grand étonnement, la roue s'arrêta sous ma main sans un très grand effort de ma part.

Pendant un instant, je la tins ainsi (il me sembla ne pas faire plus d'effort qu'un enfant), puis il y eut un grand bruit quelque part dans les entrailles du monstre. J'aperçus alors une tige de guidage aussi épaisse que mon poignet se plier et se tordre comme un câble métallique, pendant que tout se brisait à l'intérieur du moteur, et les fouloirs s'arrêtèrent... à moins de trois pouces de la tête de l'homme !

Et alors que tout mouvement cessait, des hommes entraient en courant par la porte de l'autre côté des cuves – il avait fallu faire le tour de l'atelier pour y accéder – et se tenaient au sommet du toboggan avec une corde qu'ils laissèrent tomber.

En un instant, l'homme fut mis en sécurité, hors de portée d'une mort aussi horrible qu'un homme puisse craindre... la mort dans un bain composé en grande partie d'acide sulfurique !

Je restais figé de stupeur, toujours agrippé à l'excentrique, abasourdi par la soudaineté de tout cela, à peine capable de croire que le danger était passé.

Un contact sur mon épaule me réveilla et je me tournai pour rencontrer les yeux étroits de Lawrence. Il me regardait avec quelque chose qui ressemblait à de la crainte dans son expression.

— Eh bien, dis-je en souriant, tremblant encore, j'ai bien peur d'avoir abîmé votre machine.

— Machine abîmée ! dit-il lentement, mais avec insistance. Quel genre d'homme êtes-vous, M. Dunbar ? Savez-vous qu'il s'agit d'un fouloir Danbury de trois cents chevaux ? Que la force nécessaire pour arrêter cette roue comme vous l'avez fait ferait fonctionner une locomotive, soulèverait toute la masse de ce moteur lui-même aussi facilement que je le ferais d'un poids d'une livre ?

— Ça s'est arrêté très facilement, soufflai-je.

Pour une raison ridicule, j'avais un peu honte, comme si une telle démonstration de force était en réalité indécente. Et je ne pouvais pas comprendre.

Bien sûr, pensais-je, il a exagéré la puissance utilisée, mais même si je suis naturellement assez fort, je ne pouvais, avant mon accident, me vanter de rien d'anormal – et ne m'étais-je pas tout juste extrait d'un lit de malade, il y a à peine un instant, tout juste capable de me tenir debout ou de marcher sans soutien ?

Je constatai que je serrai et desserrai nerveusement les mains, et je pris soudainement conscience qu'elles donnaient l'impression d'avoir été brûlées. Dès que je commençai à y penser, la douleur devint vraiment atroce.

Je leur jetai un coup d'œil. Elles étaient dans un état épouvantable, surtout la droite. On aurait dit qu'elles avaient été en contact avec un morceau de fer chauffé au rouge.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda rapidement Lawrence.

Il prit mes mains et les scruta de ses petits yeux noirs. Puis il leva rapidement les yeux, et je vis poindre une curieuse expression sur son visage ridé... une étrange excitation, un pâle éclair de triomphe.

— Où est-il ? cria-t-il impérativement, sa voix aiguë et fatigante. Qu'en avez-vous fait ?

Il lâcha mes mains et tomba rapidement à genoux sur le sol. Il baissa la tête et commença à chercher, à tâter dans l'ombre des moteurs.

— Venez ici ! cria-t-il à l'un des hommes. Une lumière ici ! Dieu ! S'il devait être perdu maintenant... après toutes ces années... toutes ces années !

— Quoi ? dis-je bêtement.

— Le nouvel élément, s'écria-t-il avec impatience. Je l'ai appelé Stellarite. Oh bien sûr, vous ne savez pas. Ce petit morceau de métal que je vous ai demandé de tenir... le cylindre irisé... vous ne vous souvenez pas ?

Il parlait avec irritation, comme s'il lui était presque impossible de se limiter à un langage policé.

— Oh, oui, ça. – Je regardai vaguement autour de moi. – Eh bien, oui, je l'avais dans la main, bien sûr. J'ai dû le laisser tomber en attrapant le volant. Il est probablement quelque part par terre ; mais, si cela ne vous dérange pas, puis-je avoir quelque chose pour mes mains ? Elles me font très mal.

En effet, l'air était plein de points noirs qui flottaient devant mes yeux, et les cylindres irisés n'avaient pour l'instant que très peu d'intérêt pour moi.

Il faillit me mordre.

— Attendez ! Si c'est perdu... mais ce n'est pas possible ! Ah, enfin la lumière. Maintenant, nous pouvons voir quelque chose.

Il cherchait toujours et ses hommes l'aidaient. Je les regardai d'un air ennuyé.

Puis une colère déraisonnable me saisit face à leur négligence, leur indifférence à l'égard de ma réelle souffrance. Je me penchai en avant et, malgré la douleur supplémentaire que me causait la chair à vif de ma main, je saisis le col de Lawrence et je commençai à le secouer.

Il semblait étrangement léger, un peu comme un morceau de liège, en fait. Je le ramassai par terre comme on le ferait pour un chaton et je le tins à bout de bras.

Puis soudain, je réalisai que ce que je faisais était quelque peu inhabituel et je le lâchai. Il se redressa avec souplesse.

Je m'attendais à de la colère, mais il dit seulement avec impatience :

— Ne faites pas ça, aidez-moi à chercher, voulez-vous ?

L'étrangeté de tout cela m'envahit avec toute sa force. J'avais l'impression d'être dans un rêve.

Je me penchai et je l'aidai à chercher. Mais c'était inutile. Le petit cylindre de stellarite semblait avoir disparu.

Soudain, Lawrence se leva. Son visage, dont les rides innombrables s'étaient contractées un instant auparavant dans un mélange de triomphe et de désespoir, s'était transformé en une ardoise vierge.

— Venez, M. Dunbar, dit-il doucement, il est grand temps que l'on s'occupe de vos mains. Vous, Johnson, Duquirke, continuez à chercher. Mais j'ai bien peur que cela ne serve à rien, les gars. Cette cuve d'acide est trop proche.

— Vous pensez...

— J'ai bien peur que cela se soit produit, dit-il.

Je demurai silencieux, vaguement conscient que je me trouvais juste au centre d'une grande catastrophe dont l'effet, m'atteignant à peine, tenait ce petit homme ridé dans son emprise.

Je le suivis jusqu'à un petit bureau, ouvrant sur le laboratoire. Il était aménagé à peu près comme celui d'un médecin, avec son cabinet d'instruments brillants. Il m'en expliqua la commodité tout en me pansant les mains avec toute la douceur d'un chirurgien expérimenté.

— Des accidents sont toujours possibles dans un endroit comme celui-ci, observa-t-il en hochant la tête en direction du laboratoire.

— J'aimerais que vous me disiez ce que j'ai fait, dis-je, l'affaire terminée.

Je n'éprouvais aucune faiblesse ni aucune envie de repos, ce qui était étrange compte tenu de l'excitation que j'avais vécue et de ma récente maladie.

— Alors, deux choses, pour être bref, répondit-il en souriant plutôt tristement. Vous êtes accidentellement tombé sur un fait magnifique, et vous avez en même temps détruit, je le crains, tous les résultats qui auraient pu découler de ce fait.

Je le regardais, perplexe.

— Vous m'avez soulevé tout à l'heure comme une plume, dit-il brusquement. Vous pensez peut-être que je ne pèse pas grand-chose... Je ne suis pas un géant. Duquirke, appela-t-il, viens ici une minute, veux-tu ?

Duquirke apparut. C'était un homme très musclé, lui aussi. Je mesure moi-même près de six pieds et mes épaules sont assez larges, mais cet homme pouvait me surpasser de trois bons pouces dans n'importe quelle direction.

— Vous ne pouvez pas vous servir de vos mains, bien sûr, me dit Lawrence. Mais baissez-vous et tendez le bras, voulez-vous ? Maintenant, Duquirke, asseyez-vous sur son bras. C'est ça. Oh, n'ayez pas peur, il peut bien vous tenir. Ah, je le pensais !

Nous lui avions tous deux obéi, je n'en doutais pas, le Canadien avec une indifférence évidente. Mais quelle ne fut pas ma surprise de découvrir que ce grand homme ne pesait en apparence rien.

Je me levai, toujours le bras tendu, avec une parfaite aisance, et l'homme était là, perché de manière précaire, la bouche ouverte, les yeux fixés sur son maître dans un appel au secours silencieux.

— De quoi êtes-vous tous faits ? haletai-je. En liège ?

Je laissai tomber mon bras, m'attendant vraiment à voir l'homme tomber léger comme une plume... au lieu de quoi il tomba lourdement et resta allongé pendant une minute, jurant violemment.

Puis il se leva précipitamment et recula vers la porte, ses yeux rivés sur moi, lâchant une série de propos qui auraient fait honneur à un conducteur de bateau fluvial.

— Qu'avez-vous tous ? criai-je.

— Asseyez-vous, dit Lawrence. Ne perdez pas votre sang-froid.

Ses yeux s'étaient écarquillés et les couleurs étranges que j'avais parfois aperçues flamboyaient dans leurs profondeurs. Son visage ridé était presque beau dans son animation, éclairé comme par un feu intérieur.

— Il n'y a rien d'étonnant ou de miraculeux dans tout cela : c'est le simple fonctionnement d'une loi. Maintenant, écoutez. Lorsque nous avons entendu tomber La Due (Cet imbécile avait essayé de traverser une planche posée sur ce piège mortel pour éviter de faire le tour du laboratoire. Il a été bien récompensé par la frayeur), je vous ai remis le cylindre de stellarite. Je ne l'ai pas posé sur ma table de travail, car celle-ci est en aluminium, et ce cylindre ne devait entrer en contact avec aucun autre métal, pour la simple raison que la stellarite a une telle filiation avec tous les autres métaux que si elle touche l'un d'eux elle est absorbée. Toutes ses molécules interpénètrent ou assimilent les molécules de l'autre métal, et la stellarite perd son "identité". Alors je vous l'ai donné, parce que je voulais que mes mains soient libres, et j'ai couru vers les cuves avec vous sur les talons. J'avoue que je n'aurais jamais été aussi négligent si je ne m'étais pas laissé emporter par une simple question de vie ou de mort.

Il s'arrêta avec regret.

— Cependant, vous avez, pour une raison quelconque, saisi le levier d'une dynamo à très haute tension et mise en fonction en marchant en même temps sur la plaque de sa base. Maintenant, dans le cours normal des choses, vous seriez probablement en ce moment allongé sur ce canapé... mort !

Je regardai le canapé avec un intérêt soudain.

— Mais ce n'est pas le cas, murmurai-je.

— Non... au lieu que cet éclair vous ôte la vie, comme ça – il claqua des doigts d'un air sinistre – il traversa directement votre corps jusqu'au cylindre de stellarite, qui, complétant le circuit, renvoya le courant à travers votre poitrine, plein d'une nouvelle qualité.

— Et cette qualité ?

— Ah, voilà ! Quelle était cette qualité, je crains qu'il ne soit maintenant trop tard pour que le monde le sache. Eh bien, vous avez laissé tomber le levier et, je pense, le cylindre aussi, quand j'ai crié. Un instant après, vous avez saisi le volant de la machine à fouler, vous l'avez arrêté comme si c'eût été le balancier d'une montre... et, incidemment, vous avez sauvé la vie de La Due.

Il s'arrêta, la lumière disparut de son visage ridé, ses yeux s'assombrirent et se plissèrent. Sa tête tomba en avant sur sa poitrine.

— Mais à bien y réfléchir, des années, des années d'efforts gaspillées au moment même de mon triomphe !

— Je ne comprends pas, dis-je, ayant un vague aperçu de ce qu'il voulait dire. Avez-vous l'intention de dire...

— J'ai l'intention de dire, cracha-t-il avec un soudain retour d'irritabilité, qu'à l'instant où vous teniez la stellarite et le levier de la dynamo, vous avez absorbé suffisamment de principe vital pour vivifier un troupeau d'éléphants. Pourquoi, qu'est-ce que la force ? Un muscle est-il fort en soi ? Un simple muscle peut-il soulever autant qu'une épingle ? C'est le principe de la vie, je vous le dis... et je l'avais sous la main !

— Mais cette stellarite, protestai-je. Vous pouvez en faire d'autres, sûrement ?

— Faire ! se moqua-t-il. C'est un élément, dis-je ! Et c'était, autant que je sache, tout ce qu'il y avait au monde !

— Peut-être qu'on en trouvera encore, argumentai-je. Ou... s'il était entré dans la cuve d'acide, aurait-il été absorbé par le métal... ou quoi ?

— Non, au contact de ce bain, il s'évaporerait dans l'air... un gaz inodore et incolore. Je n'ai qu'un espoir : qu'il heurte une partie de la machinerie en fer et soit absorbé. Dans ce cas, je pourrai peut-être le retrouver grâce à l'augmentation de la masse du métal assimilateur. Eh bien, je ne peux que me remettre au travail, tester chaque particule de machinerie à proximité des cuves... et travailler, travailler. Si j'avais su auparavant que c'était l'électricité et le magnétisme animal qui étaient nécessaires pour compléter la combinaison... mais maintenant, cela signifie au mieux des années de patience.

Il secoua tristement la tête.

— Et moi ?

Je m'inquiétai davantage pour moi-même que pour lui.

— Oh vous !

Il sourit, et son visage devint une tempête de rides.

— Vous pouvez vous faire passer pour Samson, si vous voulez ! Votre force est vraiment presque illimitée !